

La rentrée littéraire, c'est aussi des gros sous

Deux premiers romans achetés à coups de millions de dollars aux USA

La rentrée littéraire, c'est une invention française. Question, sans doute, de sortir au bon moment des livres en compétition pour les Goncourt, Renaudot, Médicis et autres Femina. Des livres français et étrangers. Alors, dès le 18 août et jusqu'en octobre, 560 romans vont vous être proposés. C'est moins qu'en 2015 et 2014, voyez l'infographie. Et parmi ces romans, beaucoup d'étrangers que les éditeurs français ont acquis cher et pour lesquels ils font donc une promotion d'enfer.

Car les prix ont grimpé ces derniers mois, particulièrement pour des auteurs américains. Le premier roman d'Imbolo Mbue, une Camerounaise qui vit à New York, a été acheté pour un million de dollars par Random House à l'agence Susan Golomb. Le premier roman d'Emma Cline, une Californienne qui n'avait jusque-là écrit que quelques nouvelles, a été acquis par la même Random House pour deux millions de dollars. Des prix démesurés pour de parfaites inconnues. Dont les livres paraissent en français

dans quelques jours. Chez Belfond pour Mbue, Quai Voltaire pour Cline.

«*Déraisonnable ? Ça dépend de ce qui est mis en vente, rétorque Francis Geffard, directeur de la collection Terres d'Amérique chez Albin Michel.*

«*Un éditeur américain achète les droits dans leur globalité : publication, traductions dans dix à vingt langues, parution en poche, parfois même adaptation au cinéma ou à la télé. Alors, même à ces hauteurs, l'éditeur peut rentrer très vite dans ses frais.*» Brigitte Semler, attachée de presse de Belfond, ajoute : «*L'éditeur américain a acquis ainsi tous les droits en langue anglaise, ce qui est un très gros marché.*»

Ce commerce se fait principalement à la foire de Francfort. Où se vit un phénomène d'émulation où tout le monde est grisé par la compétition. Des livres sont gonflés à l'hélium. Alors on achète, mais une fois l'effervescence passée, l'éditeur se retrouve avec un livre qui sera jugé pour ce qu'il est par le public. Et l'éditeur est souvent contraint de pousser le livre, d'en faire une promo elle aussi démesurée, pour vendre. Le

problème est : le livre peut-il le supporter ?

«**Un premier roman, c'est un pari**»

«*Ce qui serait intéressant, reprend Francis Geffard, c'est de voir ce que deviendront ces auteurs après leur premier roman. En feront-ils un deuxième ?*

Cette promo d'enfer, cette pression sur le livre, c'est dommageable pour l'écrivain lui-même. On ne construit pas une carrière de cette façon. Car un premier roman, c'est fragile. Et le lancement, ce ne peut pas être le montant du chèque.»

Albin Michel lui aussi participe au business pourtant, non ? Brève histoire de sept meurtres, le premier roman du Jamaïcain Marlon James, déboule le 18 août. «*Nous avons acheté les droits 10.000 euros, précise M. Geffard. Ce n'est pas une misère mais c'est raisonnable. Mais nous l'avons acheté avant qu'il sorte en anglais. Après, il a obtenu*

le Man Booker Prize et, à Francfort, les droits de traduction en allemand ont été acquis pour 150.000 euros. Pour les retrouver, il faut en vendre 50.000 à 70.000 exemplaires, c'est beaucoup. Nous ne faisons qu'un

premier tirage de 15.000 exemplaires, puis on verra. C'est plus mobilisateur de commencer avec quelque chose de raisonnable que d'augmenter le tirage au-delà de la capacité réelle du livre et faire une pression inconvenante sur les services de presse et les libraires.»

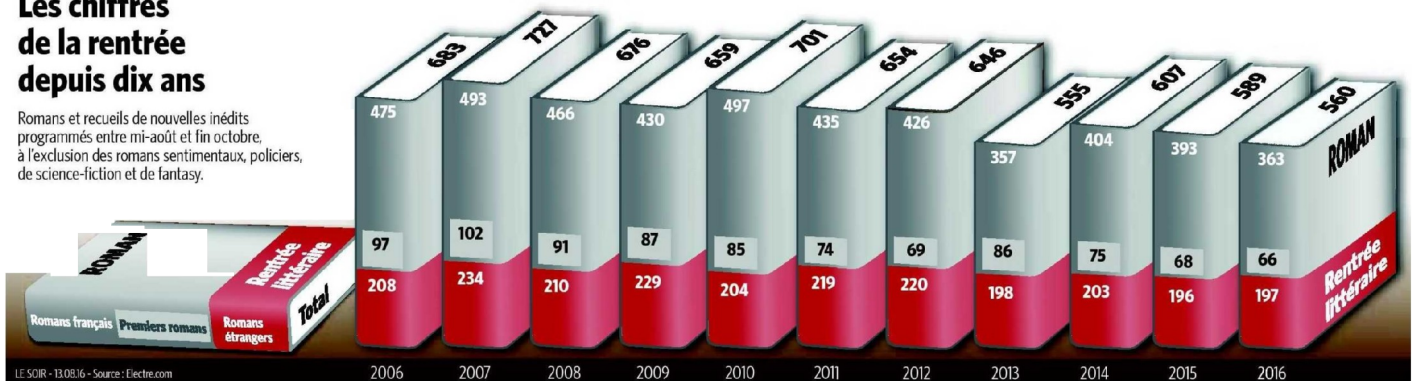
Chez Belfond, on est discret. «*Le montant est confidentiel*», nous dit-on. Mais Brigitte Semler précise : «*Notre directrice, François Triffaux, qui est belge, l'a acheté avant que l'agent de Mbue fasse monter les enchères. A un prix qui n'est pas du tout comparable. C'est comme pour le premier roman de Matthew Thomas, que l'éditeur américain avait acquis pour deux millions de dollars.*»

Pas de précision sur le prix, donc, mais ça doit quand même être important. «*Si Belfond l'a acheté à tel prix, c'est qu'on estime que ça en valait la peine, explique Brigitte Semler. Et c'est aussi pour cette raison-là qu'on met le livre en avant. Bien sûr, il y a de la pression, mais ce n'est pas l'essentiel. Un livre, ce n'est pas du marketing, un premier roman, c'est un pari. On veut vendre ces livres parce qu'on veut faire connaître l'auteur.*»

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Les chiffres de la rentrée depuis dix ans

Romans et recueils de nouvelles inédits programmés entre mi-août et fin octobre, à l'exclusion des romans sentimentaux, policiers, de science-fiction et de fantasy.



l'oblique

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

**LA VALSE
DES
TRANSFERTS**

Les transferts, ça ne concerne pas que le foot. Le mercato se passe, dans le monde de l'édition, bien avant la rentrée. On change d'éditeur, on renégocie,

on bouge. Cette année, on a vraiment joué les chaises musicales. Véronique Ovaldé quitte L'Olivier pour Flammarion, Laurence Tardieu quitte Flammarion pour le Seuil, Karine Tuil quitte Grasset pour Gallimard, Samuel Benchetrit quitte Grasset pour Plon. Nina Bouraoui quitte Flammarion pour Lattès, etc. Pourquoi ? Certains suivent des directeurs éditoriaux qui changent de maison, avec qui ils avaient l'habitude de travailler. D'autres

estiment qu'ils ne sont pas assez soutenus. D'autres encore cherchent une maison dont l'image est plus forte, comme Gallimard, et qui est un tremplin pour un éventuel prix. Et puis il y a Salman Rushdie. Il a déjà écrit une quinzaine de livres, c'est une star. Mais peut-être un peu en déclin. Il vient de changer d'agent. Il est maintenant chez Andrew Wylie, qui représente aussi Milan Kundera, Christine Angot, Elmore Leonard,

Martin Amis, Philip Roth... Il s'agit là de rebooster une carrière, alors il faut faire table rase du passé, se donner un nouveau départ. Ce qui passe par un nouvel éditeur. C'est comme une transfusion de sang. Actes Sud remplace Plon. Nul doute qu'Actes Sud a dépensé pas mal d'argent pour récupérer l'auteur des *Versets sataniques*. Son *Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits* est publié le 7 septembre.

Les éditeurs ne versent pas dans la pléthore

Les poids lourds de cette rentrée, on vous en parlera dès la semaine prochaine et au fur et à mesure de leur parution (et de notre capacité de lecture et de la place disponible dans les pages de ce supplément). Sachez cependant déjà qu'il y aura Laurent Gaudé, Yasmina Khadra, Lionel Duroy, Jean-Paul Dubois, Fanny Chiarello, Yasmina Reza, Véronique Ovaldé, Régis Jauffret, Laurent Mauvignier, Laurence Tardieu, Luc Lang, Céline Minard, Karine Tuil, Christophe Donner côté francophone. Et, côté étranger, Salman Rushdie, David Vann, Amos Oz, Donald Ray Pollock, Davide Enia, Joyce Maynard, Colm Toibin, Wally Lamb, Jonathan Coe, Henning Mankell avec un roman posthume et Jim Harrison avec son dernier livre.

Mais une rentrée littéraire, ce n'est pas que ces podiums. L'édition francophone s'est d'ailleurs décidée à ne pas être pléthorique : 363 romans français contre 393 l'année passée. Trente de moins. Mais surtout d'oser encore des jeunes talents : 66 premiers romans contre 68 en 2015. Tant mieux. Tant que les éditeurs osent, c'est qu'ils croient en leur mission.

« *Le métier est tout le temps à recommencer,*

il faut dire que la rentrée littéraire est en déclin. On est face à une certaine indifférence de la presse et du public, qui va de plus en plus vers des choses préfabriquées. » Mais Carcassonne ne se décourage pas. Sur les onze romans de sa rentrée, quatre premiers romans (dont un traduit) et « *des trentenaires à qui je veux donner leur chance* », comme il dit. « *C'est une rentrée radicale, sans star, un peu exigeante, que j'ai voulu construire autour de la découverte.* »

Chez Grasset, le directeur général Olivier Nora parle, lui, d'aventure. « *C'est une rentrée particulièrement ouverte*, dit-il. *Avec des textes qui sont dans l'écriture d'une aventure et dans l'aventure d'une écriture. C'est, pour moi, une rentrée prometteuse.* »

Et les Belges ? Il y en a, bien sûr. Amélie Nothomb, Eric-Emmanuel Schmitt avec leur roman annuel, mais aussi Xavier Hanotte, Claire Huyenen, Emmanuelle Pirotte, Giuseppe Santoliquido, Ismaël Saïdi, Gaston Compère avec un roman posthume, Mathilde Alet, Isabelle Bary et Jean-Marc Ceci.

Que vous retrouverez incessamment dans ces pages. Bonnes lectures.

J.-C. V.

La nouvelle vague belge de l'imaginaire

Stefan Platteau, Cindy Van Wilder, Damien Snyers, Sara Doke déboulent sur la scène de la fantasy et de la science-fiction

Belgique et fantastique sont des principes jumelés. C'est Eric Lysøe qui le dit en introduction de sa monumentale anthologie en quatre tomes *Belgique, terre de l'étrange* (Espace Nord). Il suffit d'énumérer une série d'auteurs pour en être persuadé: Eeckhoud, Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck, Hellens, Ray, Owen, Thiry, Ghelderode, Compère, Henri Vernes, Jacobs, Leloup, Vandersteen.

Chez ces auteurs de romans, de nouvelles ou de BD, l'insolite, l'étrange et l'étranger sont omniprésents. On parle souvent même de fantastique réel: «*Il se caractérise par la prédominance de la réalité sur le surnaturel*, explique Bruno Peeters dans sa «*Belgique imaginée*» incluse dans l'anthologie de Marc Bailly (ci-contre). *Tout est dans le regard qui décèle la faille.*»

Cette tradition du fantastique, dans sa dimension la plus large, les lettres belges en sont imbibées. Sans doute la dichotomie profonde entre langues et cultures de Belgique constitue-t-elle une source de l'attrait pour l'étrange, comme l'a développé Jean-Baptiste Baronian. L'imaginaire serait un moyen de fuir, de se dérober, un refus de choisir, une réaction contre l'ordre établi, contre un excès de rationalité.

La Belgique serait donc un terrain favorable aux littératures de l'imaginaire. Deux connaisseurs de ces littératures, Jérôme Vincent, directeur d'Actusf, et Stéphanie Nicot, directrice artistique des Imaginales d'Epinal, l'affirment. «*Et pas seulement des*

auteurs, mais aussi des festivals, comme Trolls et Légendes, précise Jérôme Vincent. *Et on y trouve de grands médias qui s'intéressent de près au genre.*» Et Stéphanie Nicot: «*Les auteurs belges ont également joué un rôle non négligeable dans le fandom francophone.*»

D'ailleurs, le milieu de l'imaginaire francophone remet des prix Rosny Aîné et le Bussy: ce sont deux écrivains belges, même si Rosny a vécu sa vie d'écrivain à Paris.

Si nos deux experts s'accordent à dire que l'imaginaire belge a eu quelque chose de particulier, d'original, une tendance au spleen propre au plat pays, avec Ray, Owen, Gudule, Delsemme, Warfa, le Bussy, Quiriny, etc., ils ajoutent que c'est nettement moins évident pour la nouvelle génération d'auteurs dont on vous parle ci-contre.

«*La Belgique, on adore y aller pour les festivals, mais je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui des spécificités belges*»

JÉRÔME VINCENT, D'ACTUSF

Bruno Peeters renchérit: «*On assiste à une mutation complète de l'univers imaginaire dans le sens d'une évidente mondialisation dans laquelle se sont sans doute un peu trop diluées les caractérisations nationales. La France ne ressent plus trop le besoin de s'individualiser par rapport aux Etats-Unis, ni la Belgique francophone par rapport au grand frère hexagonal (...). La recherche d'identité typique d'une certaine littérature belge disparaît et rien ne semble trop distinguer les auteurs du plat pays de*

leurs confrères étrangers. (...) Pays récent, la Belgique ne semble plus trop être à la recherche de son identité, mais tend plutôt à se fondre dans un grand tout européen.»

Pas d'école belge de l'imaginaire aujourd'hui, donc. «*Pas pour les thématiques*, dit Jérôme Vincent. *Il ne me semble pas qu'il y ait une école, un parcours que peuvent suivre les auteurs belges. Y en a-t-il besoin? Il me semble qu'il y a une grande porosité entre les milieux belges et français, qui ne font qu'un sans doute. En tout cas, on peut écarter l'hypothèse de l'argument commercial. La belgitude n'a pas été un argument en faveur de Damien Snyers (lire ci-contre) quand Actusf a sélectionné son manuscrit. C'est la qualité de son texte qui a primé. Et on n'en a pas vendu plus en Belgique qu'ailleurs. La Belgique, c'est fantastique et on adore y aller pour les festivals, les lecteurs y sont plus adorables qu'ailleurs, mais je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui une école ou des spécificités belges.*»

«*Si je ne suis vraiment pas sûre qu'il y ait encore une école belge*, lance Stéphanie Nicot, *je suis en revanche certaine qu'il y a en ce moment une vraie vague belge, en majorité de fantasy, qui mérite vraiment l'attention des lec-*

teurs.»

Qui? Ceux dont nous parlons ici, bien entendu. «*Je ne vois pas de filiation entre ce qu'écrivent Sara Doke, Stefan Platteau, Damien Snyers ou Cindy Van Wilder, dit encore Jérôme Vincent, ni même de filiation avec Thomas Owen ou Jean Ray. Leurs livres sont tous de qualité mais très différents.*»

Stefan travaille en effet autour des mythes quand Damien propose une histoire de braquage dans un univers entre fantasy et steampunk. Sara Doke mixe la technologie et la féerie. Et Cindy Van Wilder, qui surfa avec habileté sur la fantasy avec sa trilogie des *Outrepasseurs*, est passée maintenant dans un univers de science-fiction. Et l'anthologie de Marc Bailly nous offre aussi bien de la SF que du fantastique et de la fantasy.

«*Pour ces auteurs, on peut parler d'une certaine originalité, reprend Jérôme Vincent. Mais c'est davantage lié à eux-mêmes qu'à leur nationalité. En tout cas, c'est une fantasy qui tranche avec la plupart des fantasys anglo-saxonnes. Chaque auteur a sa voix, sa route dans le genre.*» Alors, écoutez-la et suivez-la. Vous ferez d'agréables découvertes.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

CINQ TITRES BELGES D'AUJOURD'HUI

L'or des mythes

On attendait la suite du très réussi *Manesh* avec impatience et, avouons-le, une certaine crainte. C'est que la barre était placée très haut après ce premier tome des *Sentiers des astres*, qui en comptera quatre. On ne peut qu'applaudir à la parution de *Shakti* : aucun fléchissement et même, je trouve, une sophistication encore du fond et de la forme et une intensification de l'action et de la tension. *Manesh* s'était terminé sur un cliffhanger d'envergure. Ne croyez pas que les premières lignes de *Shakti* vont le résoudre d'emblée. Il vous faudra encore ronger vos ongles avant de savoir. Ce qui accentue la pression sur le lecteur et son envie de dévorer les pages. Ce serait une erreur. C'est une saga qu'il faut lire à l'allure du fleuve Framar qui traverse le décor. Avec majesté. *Shakti* est tellement riche d'histoires, de personnages, de peuples étranges, de magie, de forêts, qu'il faut s'attarder sur les détails : ils font partie intégrante de la narration. C'est la vie qui est au centre de la saga, les aventures ne sont là que pour l'illustrer. Il faut écouter attentivement le chant du barde Fintan Calathynn puis l'histoire de la courtisane *Shakti*. Rêver à leur poésie et méditer sur leurs substrats sociaux.

J.-C. V.

Shakti

STEFAN PLATTEAU
Les Moutons
électriques
345 p., 23 €, ebook
8,99 €

Je chante la fée électrique

C'est un beau livre. Avec des illustrations, des photos, des fiches et des textes. Mi-fiction mi-encyclopédie des fées, mi-utopie mi-réaliste, mi-SF mi-fantasy. Sara Doke mélange les genres, les fées et les humains, et c'est très bien. Finies les différences, les difficultés de l'altérité. C'est le temps de la rencontre, du métissage et de l'entraide, aidé par Arthur Passeur (il porte bien son nom) qui joue les intermédiaires entre l'Humanité et la Faerie. Ce sont d'ailleurs les fées qui aident les humains à protéger la Terre de l'indifférence technologique à son égard et à construire un vaisseau capable de les mener dans l'espace, à la recherche des extraterrestres dont ils ont capté les signaux. Là où ce livre pêche, c'est par son hétérogénéité. Il est fait de nouvelles écrites de 2004 à 2015. Mais il manque d'un véritable lien. Des nouvelles sont réussies, d'autres sont bof. Si bien qu'on se retrouve à apprécier les 88 pages de dessins des différentes fées, alors qu'il ne s'agit que d'une illustration du propos de Sara Doke.

J.-C. V.

Techno Faerie
*
SARA DOKE
Les Moutons
électriques
360 p., 21 €

Un « Oceans' eleven » steampunk

C'est le casse impossible, comme dans le film avec George Clooney et Brad Pitt. Là, c'était un casino de Las Vegas qu'il fallait dépouiller. Ici, c'est le rein d'Islis qu'il faut dérober. C'est un bijou. L'entreprise cependant est tout aussi délicate. Et d'autant plus que James, le narrateur qui a plongé dans l'aventure, n'a pas d'échappatoire : s'il ne réussit pas, le bracelet dont on l'a gentiment doté dispersera son corps. Alors il y va. Ah ! oui, la différence aussi, c'est que Clooney and Co étaient des humains qui faisaient du business dans le monde d'aujourd'hui. Alors que James est un elfe et que sa petite bande se compose d'un troll, d'une demi-elfe et d'une humaine et que, aussi, cela se passe dans un XIX^e réinventé à Nowy Kraków. Damien Snyers fait mieux que s'en sortir avec ce premier roman. La fantasy et le steampunk se mélangent sans aucun accroc. James est un héros narrateur roublard mais attachant à souhait. Et les cliffhangers ne manquent pas, incitant à poursuivre, haletant, sa lecture. Et, surtout, ça ne tire pas à la ligne. De plus, le décor et le statut des personnages permettent à l'auteur, sans faire de leçons de morale, de distiller chez ses lecteurs quelques réflexions sur le racisme, l'altérité, la mort et le temps...

J.-C. V.

La stratégie des as
**
DAMIEN SNYERS
Actu SF
328 p., 18 €
ebook 5,99 €

Un thriller de SF passionnant

Cindy Van Wilder nous avait déjà bluffé en menant sa trilogie de fantasy *Les Outrepassés* jusqu'au bout, sans perte de plaisir de lecture.

Memorex

CINDY VAN WILDER

Gulf Stream

406 p., 17 €

ebook 10,99 €

Voilà que la Hennuyère se lance dans un thriller de science-fiction. Et c'est tout aussi haletant. Bien sûr, c'est destiné à un public jeune, dès 15 ans, et l'héroïne, Réha, est une ado de 17 ans. Mais, à mon âge, j'ai pris un plaisir fou à dévorer ce *Memorex*, qui m'a obligé à tourner les pages jusqu'à des heures avancées de la nuit. Difficile de vous l'expliquer, ce roman, sans le spoiler. Allons-y quand même. Réha se remet difficilement de la mort de sa mère dans un attentat contre sa fondation, Breathe, qui veut aider les jeunes artistes. L'explosion a fait des dizaines de morts. Et d'innombrables blessés, dont son frère jumeau Aïki qui, depuis, a une attitude froide et distante vis-à-vis d'elle. Réha, Aïki et sa petite amie Holly quittent leur pensionnat pour Star Island, l'île familiale au milieu du Pacifique, où se trouve leur père, patron de la multinationale Memorex, qui peut intervenir sur la mémoire. C'est là, évidemment, que tout va se jouer. Que l'énigme Aïki comme l'ombre qui accompagne son père Kassa, son grand-père Mike ou sa tante Magali vont se résoudre. Et pas dans la joie et la bonne humeur.

J.-C. V.

Une anthologie hétéroclite

Marc Bailly est un vieux briscard de l'imaginaire belge. Je me revois encore avec lui au festival de Roanne, et ça remonte à très loin, ou lors de discussions interminables chez Phénix. Bon. Cette vieille camaraderie m'engage à dire que cette anthologie de l'imaginaire belge en trois tomes est une excellente idée. Mais elle ne m'empêche pas d'avancer qu'elle est en grande partie ratée. Des fautes d'orthographe et de grammaire, un Philippe K. Dick pour Philip, un Bradbury pour Bradbury, ça la fout (très) mal. Mais surtout, des 20 nouvelles publiées, peu auraient dû passer la barre de l'édition. Si c'est ça, l'imaginaire belge, il peut aller se rhabiller.

La Belgique imaginaire

tome 1*

PRÉSENTÉE

PAR MARC BAILLY

Academia/

L'Harmattan

288 p., 25 €

Même la nouvelle de Jean-Baptiste Baronian, très fantastique classique, n'est pas sa meilleure. Et celles de Christo Datso et Michel Rozenberg pouvaient être améliorées. Et « Bibliopolis » de Frank Roger, tout intéressante que soit la nouvelle, clin d'œil à la « Bibliothèque de Babel » de Jorge Luis Borges, n'est pas totalement aboutie. Heureusement, il y a l'ironie d'Adriana Lorusso, la tendresse de Véronique Biefnot, la SF toujours passionnante d'un autre vétéran, Dominique Warfa, et le polar de l'espace de Marc Van Buggenhout. Le tome 2 sortira en septembre, déjà.

J.-C. V.